

NI DIEU NI MAÎTRE

Si Dieu existait, il faudrait
l'abolir
PAKOUNINE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS

Notre ennemi, c'est notre
maître
LA FONTAINE

Abonnements :

BELGIQUE

Trois mois 0,40
Six mois 0,80
Un an 1,50

ADMINISTRATION : rue de la Machoire, 30

BRUXELLES

Abonnements :

EXTÉRIEUR

Trois mois 0,60
Six mois 1,20
Un an 2,50

Par suite des récentes perquisitions et de la saisie du précédent n° nous n'avons pu trouver à Bruxelles d'imprimeur qui ai voulu se charger de faire paraître le journal, nous nous sommes vu dans la nécessité de nous adresser à nos amis de Genève, et c'est ce qui explique notre retard.

Messieurs de la Magistrature et de la Police

Humblement, dans l'attitude qu'il convient de prendre devant des hommes qui se dévouent au bien de l'humanité, nous vous prions d'accepter nos excuses, pour le chagrin et le tort que nous allons vous causer.

« NI DIEU NI MAÎTRE » disparaît. Quoi que vous puissiez dire, cette nouvelle vous fera de la peine.

Quand vous aurez lu notre dernier numéro, — tous, vous nous lisez, c'est certain, — vous songerez immédiatement à ces bonnes petites perquisitions qui vont vous échapper.

Ces perquisitions inoffensives qui vous étaient si chères, où vous pouviez vous donner tout votre saoul d'airs terribles, où vous pouviez, tout à votre aise, faire de l'esprit, car vous avez de l'esprit. Vous ne vous en étiez peut-être jamais douté? Nous non plus. Mais.... les bons journaux le prétendent.

Vous songerez donc à cela; vous songerez peut-être aussi à votre bibliothèque, au bouquiniste, au brocanteur, et à l'appoint que leur fournissaient vos recherches, car à défaut de pièces compromettantes, vous trouviez

toujours quelque chose à porter au... parquet.

Et vous n'aurez aucun espoir, car vous saurez que votre tristesse ne pourra pas nous émouvoir. Vous l'avez dit bien souvent : nous ne sommes accessibles à aucun sentiment de pitié, notre cœur est blindé. C'est votre faute, du reste : vous l'avez, pour cela, assez souvent couvert de plomb!

Donc, pour quelque temps, nous vous donnons congé. Mais nos relations ne seront qu'interrompues : le jour viendra, bientôt, nous l'espérons, où nous pourrons les reprendre. Peut-être les rôles seront-ils tant soit peu changés, mais cela n'ôtera rien à l'estime que nous vous portons.

Au revoir, messieurs!

MERCI !!

A ceux qui nous ont soutenu par leur collaboration littéraire ou pécuniaire, à vous, travailleurs, qui en nous donnant votre obole, nous avez encouragé dans la lutte que nous avions entreprise; à vous tous nous disons :

merci et au revoir

Notre disparition n'est pas une victoire pour la bourgeoisie; elle s'en apercevra au progrès que font tous les jours nos idées.

NOUS DISPARAISSE

volontairement

parceque nous changeons de tactique.

Grâce à votre soutien, nous étions arrivés à tirer dix mille exemplaires.

Rien ne nous empêchait donc de continuer notre publication.

Mais nous voulons donner tout notre travail, toute notre force, toute notre

énergie, à une propagande plus ardue, peut-être, mais plus efficace pour le moment, la propagande par la parole.

A nos amis qui voudraient continuer la propagation des écrits anarchistes, nous recommandons spécialement « LE RÉVOLTÉ » qu'ils pourront se procurer dans toutes les aubettes et à l'administration, 140 rue Mouffetard, à Paris.

A l'instar de la Russie

Nous assistons depuis quelques temps à un réjouissant spectacle.

La magistrature belge, à l'instar de celle de Russie, se livre contre nous à une persécution en règle, non-seulement en perquisitionnant chez tous nos amis, mais en enlevant tous les écrits qui ne sont pas faits pour flatter nos maîtres.

C'est ainsi que toute l'édition de notre dernier numéro a été saisie chez les dépositaires.

Nous ne protestons pas contre cette illégalité, sachant trop bien que le pouvoir a pour devise : La force prime le droit et que, lorsqu'il agit ainsi, il est dans son rôle.

Cette manière d'agir nous confirme, au contraire, dans notre manière de voir : La bourgeoisie se sert de la force, pour conserver ses privilèges illégitimement acquis; le peuple devra employer la force pour les lui enlever et pour établir la vraie justice, qu'il fera imposer par la simple logique, et non par les gendarmes.

Leçon de politesse

Nos lecteurs se rappellent qu'à la suite d'un meeting tenu à Schaerbeek, il y a un mois à peu près, nous avions écrit au citoyen Volders, pour le prier d'indiquer le lieu et l'heure à laquelle la discussion qu'il avait provoquée pourrait avoir lieu.

Monsieur Volders n'a pas daigné nous répondre. Nous nous étions attendu, de sa part, si pas à de la dignité, du moins à un peu de politesse. Nous nous étions abusés. Monsieur Volders aurait-il peur?

Mort aux voleurs !

Ces trois mots, placardés sur les murs à certaines heures tragiques, ont toujours eu le don de faire tomber en extase les écrivassiers « comme il faut. »

Ce que tous ces Messieurs célèbrent à l'en- vi, ce qu'ils proposent à l'admiration de la pos- térité, c'est la réserve — chevaleresque peut- être, mais à coup sûr fatale et naïve — des révoltés d'hier, fusillant sans pitié (*pour l'honneur de la cause populaire*) ! ceux des combattants qui, prenant au sérieux l'insur- rection et la victoire, s'étaient permis de mettre leur main calleuse, encore toute noire de poudre, sur le moindre lambeau de la proie conquise, à la pointe du glaive, sur les usurpateurs vaincus.

Faudra-t-il donc, — pour mériter de nou- veau ces éloges suspects, — que les révoltés de demain rééditent, à leur tour, cette tradi- tion néfaste ?

Faudra-t-il donc, à l'exemple des bourgeois conventionnels, flétrir et condamner Jacques Roux, conduisant les faubouriens affamés au pillage des accapareurs ?

Faudra-t-il donc comme en 1848, prendre, en pleine bataille sociale, la défense de la sacro-sainte Propriété contre ses propres vic- times, soudainement insurgées parce qu'elles en souffraient trop ?

Faudra-t-il, une fois de plus, comme en 1871, respecter la Banque de France et les officines de la juiverie, les « droits acquis » et les « domaines » particuliers ?

Faudra-t-il donc que des sentinelles en gue- nilles montent de nouveau la garde auprès de la richesse commune expropriée ?

Faudra-t-il donc frapper, comme traîtres ou sacrilèges, ceux qui, s'étant levés et ayant combattu parce qu'ils n'en pouvaient plus de misère, n'auront pas la vertu de continuer le même martyre, ni d'attendre, le ventre creux, que l'heure « légale » de la soupe ait sonné ?

Ah ! cette abnégation, cette sagesse — chantées par les poètes et les rhéteurs — ont vraiment coûté trop cher aux pères pour que les fils s'y laissent reprendre !

Le vieux Blanqui a dit à ce propos une parole bien profonde : Il faut que, vingt-quatre heures après la révolution, le peuple ait déjà goûté les bienfaits du nouvel ordre de choses.

A quoi bon prendre les armes, en effet, à quoi bon même vaincre, si après la victoire, les riches doivent encore rester les riches et les pauvres les pauvres, si l'inégalité doit survivre, et si les vainqueurs, entassés dans les mêmes taudis, mangeant le même pain amer de la pauvreté, ne doivent recueillir, en guise de butin, que la continuation des angois- ses, des humiliations et des souffrances de la veille ?

Libre aux privilégiés de se battre pour l'honneur ; c'est pour le vivre et le couvert, c'est pour des satisfactions palpables et maté- rielles, que se battent les déshérités, parce que chacun se bat pour ce qui lui manque.

Vienne la crise suprême, et le prolétariat soulevé, secouant enfin les préjugés et les scrupules qui tant de fois lui firent perdre le

fruit de ses héroïques efforts, saura se mettre immédiatement en mesure d'utiliser sa vic- toire. Il ne se contentera plus de proclamer platoniquement ses droits, il les exercera effectivement. Il ne s'en rapportera plus à ses dirigeants nouveaux, subitement intronisés à la place des anciens, du soin de lui rendre son bien et de lui octroyer la liberté, mais jetant au feu le Grand Livre, les titres de rente, les chartes de propriété et toutes les paperasses administratives ou judiciaires, il prendra lui- même possession, sans intermédiaire comme sans délai, à l'exemple de nos pères, les paysans de 1789, — ces glorieux « pillards » ! — de toute la richesse sociale, pour l'exploiter et en jouir, à son propre profit.

C'est parce que leurs besoins ne sont pas satisfaits ; c'est parce qu'ils sont mal nourris, mal couchés, mal vêtus ; c'est parce qu'on leur mesure avec une trop parcimonieuse inégalité la pitance et la place au soleil que les travail- leurs mécontents lèveront à la fin l'étendard de la révolte. Il est donc logique et juste que le triomphe leur procure tout cela, puisqu'ils ne seront descendus dans la rue que pour le conquérir ; il est donc logique et juste qu'ils ne déposent pas les armes avant d'avoir pris où il y en a — dans les greniers, dans les ma- gasins, dans les ateliers, dans les palais dorés des monopoleurs, — assez de bien-être, de sécurité, de confort, de luxe même, pour réparer leurs forces épuisées et attendre tranquillement que la production libre puisse, à l'aide de l'outillage socialisé, reprendre un nouvel essor.

Et malheur à ceux qui voudront s'opposer sous un prétexte quelconque, à cette légitime reprise de possession, par Sa Majesté Tout le Monde, de son héritage volé, car ce serait à eux en vérité, que s'appliquerait la parole ter- rible : « Mort aux voleurs ! » — avec les actes vengeurs qui doivent en être la consé- quence et la confirmation !

Oui, mort aux voleurs !

C'est à ce cri que, les révolutionnaires se sont vus ; depuis des siècles, traqués, persécu- tés, embastillés, proscrits, vendus, mis en coupe réglée ; — c'est à ce cri que, plus d'une fois, ils se sont, fratricides inconscient, déci- més les uns les autres ; — c'est à ce cri qu'on a toujours ameuté contre eux les colères folles et les rancunes aveugles ; — c'est à ce cri que les despotismes multicolores, spéculant sur la peur, l'ignorance, l'égoïsme ou l'envie, ont si souvent réussi à les mettre hors l'hu- manité !

C'est également à ce cri qu'ils veulent pren- dre leur revanche.

Depuis trop longtemps les déshérités de la vie sont traités de *pillards* et de *bandits* par les privilégiés, quand, à bout de patience, ils se décident à revendiquer par la force l'éman- cipation humaine.

Depuis trop longtemps dure cette monstreu- euse équivoque, transformant, aux yeux de la foule abusée, les victimes en coupables.

Le jour est venu de rendre à chacun sa place, son rôle et son destin.

Las, à la longue, de nous entendre accuser des crimes dont nous pâtissons par ceux-là mêmes qui les commettent et en bénéficient, au lieu de courber le dos devant la calomnie,

nous entendons désormais regimber, au con- traire, et retournant l'outrage contre les insul- teurs, leur cracher à la face ce défi menaçant :

Mort aux voleurs ! Soit ! Nous en sommes.

Mais qui donc sont les voleurs ?

S'agit-il de cette population misérable, dans les rangs de laquelle se recrute le triste contingent des prisons et des bagnes et pour qui l'on vient de faire cette loi unique, sur les récidivistes, pour les les envoyer crever de fièvre à Cayenne !

S'agit-il de réclamer la mort « préventive » pour les pauvres diables que les affres de la faim, l'aveuglement du vice ou l'ivresse bru- tale des passions jettent parfois, la nuit, au coin des rues, le poignard ou le revolver au poing, sur les passants attardés ?

Non ! mille fois non !

Ceux-là, — de petits voleurs, en fin de compte, — parcequ'ils sont entraînés à de- mander au crime les satisfactions que la Loi refuse à leurs besoins inassouvis, nous inspi- rent plutôt de la pitié que de l'horreur ou de la haine. Cette horreur et cette haine, nous les réservons pour la Société inique, démora- lisatrice et homicide dont ils sont les premiè- res victimes, et non les moins intéressantes, puisque les préjugés de la routine bourgeoise font qu'il est paradoxal et presque honteux de les excuser ou de les plaindre.

Combien, cependant, ne leur pourrait-on pas trouver de circonstances atténuantes !

Dans quel monde sont-ils nés, en définitive, dans quel milieu ont-ils grandi et vécu ?

Dans un milieu vicieux ou, du haut en bas de l'échelle, — en haut surtout, — tout est immoralité, gangrène et pourriture ; où l'im- pitoyable droit du plus fort des époques bar- bares a été remplacé par le droit, plus hypo- crite, mais non moins exécrable, du plus co- quin ; il n'est point de mérite qui vaille le suc- cès ; où les hommes, séparés par l'égoïsme féroce d'intérêts contradictoires, sont condam- nés à se faire la guerre sans trêve ni merci ; — dans un monde où, la pauvreté étant le père des vices, il faut s'enrichir à tout prix et ne regarder, sous peine de mort, si les voisins gèlent quand on a tiré la couverture à soi ; — dans un monde où la fortune des puissants du jour, générateurs et gardiens de la morale publique, se fonde sur l'assassinat et la spolia- tion des travailleurs ; — dans un monde où la fraternité est une bêtise ; où le pouvoir, la considération, la richesse et l'honneur sont au plus scélérat ; où, sur la principale place de toutes les grandes cités, s'élève un temple somptueux, qu'on nomme la Bourse, consacré au culte du Veau d'or, à l'Agiotage, c'est-à-dire au Vol organisé !

Comment donc s'étonner qu'au sein de toutes ces tentatives, en présence de tous ces exemples, il se trouve des gens qui, moins patients que la masse, tentent de faire en petit, pour leur compte personnel, ce qu'ils voient tous les jours accomplir en grand, sans vergogne comme sans remords, par les privi- légiés de la haute pègre ?

D'ailleurs, ils n'agissent qu'à leurs risques et périls, exposant leur liberté, parfois même leur vie. et quand, à l'exemple de ceux qui les jugeront dema-é, ils essaient de se tailler

eux-mêmes leur lot de butin, ils ont, au moins, sur leur modèles, l'avantage de payer de leur personne.

Ce n'est pas sur eux, somme toute, que la responsabilité retombe, c'est sur la Société qui les corrompt, les exaspère et les opprime.

Non! ce n'est pas contre ces excommuniés, ces parias, ces maudits, — qui, demain, peut-être, épurés par le souffle vivifiant de la Révolution, redeviendront des citoyens utiles et probes, parce qu'ils n'auront plus intérêt à être le contraire, — ce n'est pas contre ceux-là que nous empruntons aux réacteurs leur sinistre devise : *Mort aux voleurs!*

Et ne sont-ils pas préférables à ces travailleurs qui à bout de ressources s'en vont mendier la tête basse — après avoir produit tant de richesses à la société — et n'ont pour tout courage que le suicide, au lieu de se venger sur cette bourgeoisie, qui est la cause de leur misère, puisqu'ils font tant que de faire le sacrifice de leur vie.

Encore une fois, qui donc sont les voleurs?

Ah! si facile est la réponse, longue serait l'énumération.

Voleurs, les alchimistes des flibustes Mexicaines, Tunisiennes au Tonkinoises, les Jeckers de l'empire, comme ceux de la République bourgeoise, qui, agiotant sur la chair à canon, — de toutes les marchandises la plus abondante et la moins chère! — font métier de fabriquer de l'or avec du sang!

Voleurs, les politiciens, leurs compères, qui, nouveaux Judas, leur vendent les fils du peuple, mais pour plus de 30 deniers!

Voleurs, les propriétaires, qui, non contents de s'être indûment approprié la jouissance exclusive du patrimoine commun, obligent encore les autres, traités par eux en vassaux, à leur payer tribut ou rançon!

Voleurs, les Watrins affameurs, dont l'escarcelle est gonflée avec du travail non rémunéré!

Voleurs, les marchands qui trompent sur le poids et la qualité, empoisonnant à petites doses ceux des consommateurs qui n'ont pas le moyen de se payer le luxe de denrées inoffensives!

Voleurs, les repus fainéants dont l'indigestion s'achète au prix du jeune organisé des pauvres!

Voleurs, les seigneurs de la féodalité capitaliste, les barons du coffre-fort, du mœillon, de la houille et du fer, dont l'insolente fortune et l'oisiveté crapuleuse sont faites de la misère, de la servitude et de la honte de générations entières!

Voleurs, les fonctionnaires qui les défendent, budgétivores et buveurs de sueurs, policiers sans entrailles, parlementaires sans conscience, prêtres corrupteurs, magistrats d'Inquisition, soudards assassins, traîneurs de sabre et faiseurs de lois, gens d'église, de caserne, de prétoire, de geôle et de lupanar, sangsues rapaces, aux millions de suçoirs, qui gardent l'Exploitation aux frais des exploités!

Tous voleurs, ceux-là, qui, sans jamais mettre la main à la pâte, s'adjugent quand même la plus grosse part du gâteau!

Ce sont eux, eux seuls, qui vivent du bien d'autrui, des efforts et du labeur des autres, — lesquels meurent à la peine plus souvent qu'à

leur tour, — consommant sans produire au détriment de ceux qui produisent tout en consommant à grand peine, ce sont eux qui sont les voleurs, les pillards, les assassins!

Il y a longtemps que la conscience populaire les a jugés et condamnés. Il n'y a plus qu'à les punir.

Aux volés revient de droit cette mission justicière, et l'heure approche où ils se mettront en devoir de la remplir.

Et ce ne sera pas seulement, alors, de la justice, ce ne seront pas seulement des représailles méritées, ce sera encore et surtout de la légitime défense.

Mort aux voleur!

Le Groupe Parisien de propagande anarchiste.

Trique verviétoise

Depuis que nous avons interrompu la revue des bagnes de notre localité, plusieurs faits graves se sont passés. Nous n'en citerons que deux, qui ont eu pour théâtre le bague de *Beettonville*.

Une femme a été renvoyée, dans les circonstances suivantes, par le garde-chiourme *Bonhomme*:

Sa besogne consistait à noper et à faire les commissions. Il y a quelques jours une débâreuse l'envoya chercher du genièvre pour préparer ses couleurs. Maintes fois déjà, elle avait fait cette commission, pour laquelle elle allait chercher l'argent au bureau.

Bonhomme furieux, on ne sait pourquoi, la renvoya brutalement, sous le futile prétexte qu'elle ne lui avait pas demandé de permission, dont, jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais eu besoin.

Une autre j une fille a été également renvoyée par le maître-tondeur « Hanlet », parce qu'elle était enceinte.

Et l'on s'étonnerait après cela que les deux gardes-chiourmes en question reçoivent la correction qui leur est due!

Bagne Gauty et Cie

Il se passe, dans ce bague qui n'existe cependant que depuis trois ans, et n'occupe qu'une centaine d'ouvriers des abus si criants, des injustices si révoltantes, que nous craignons de ne pouvoir dépeindre toute l'ignominie de ses procédés à l'égard des ouvriers.

Disons tout d'abord que Gauty n'est que le directeur du bague, l'homme de paille du nommé « Muller, » conseiller libéral.

L'exploitation consiste dans le tissage des chaînes pour les fabricants de la ville. L'ouvrier est payé de 16 à 25 centimes le mille de duites, tandis que ce travail rapporte au bague de 35 à 50 centimes!

Du salaire dérisoire qui lui est alloué, l'ouvrier doit encore retrancher pour chaque pièce le prix du collage, du nettoyage et de deux heures de travail d'une dame nettoyeuse, qui ne nettoie rien du tout, mais qui a son utilité comme nous le verrons plus loin.

Maintenant, voici ce qu'est Gauty: Avant d'être directeur du bague, il était régleur dans

d'autres fabriques, où les ouvriers avaient déjà à s'en plaindre.

Il est garde chiourme au physique comme au moral: Son regard faux n'ose pas fixer un ouvrier; il est toujours sâle, dégoutant, en véritable alcoolique qu'il est. A tous les points de vue, c'est une brute.

Toute sa conception se réduit à exploiter, à pressurer le plus possible les ouvriers qu'il dirige.

Souvent, posté à la porte des ateliers, pareil au vautour qui guette sa proie, dès qu'il aperçoit un ouvrier qui suspend pour un moment sa besogne, il l'apostrophe grossièrement.

Pour lui, l'ouvrier est une machine, dont il ne connaît pas le nom, et qu'il désigne par le numéro du métier qu'il occupe.

Monsieur le Rédacteur,

Dans le numéro 10 de votre journal vous inserez une lettre d'un remplaçant. Il est de mon devoir, comme volontaire, de protester contre cette lettre.

Je vais vous dire en quelques mots ce que c'est que le volontaire.

En règle générale, le volontaire entre au service dès l'âge de 15 à 16 ans, âge auquel l'homme n'ayant jamais eu à souffrir des injustices qui forment la base de la société actuelle, considère comme une position, comme un avenir, la carrière militaire.

A peine est-il entré au service, que l'autorité que vous combattez avec tant d'énergie se fait sentir, et au bout de six mois celui qui avait cru que l'armée était la personnification de l'honneur et du devoir, s'aperçoit qu'il n'a fait que hanihiler complètement sa liberté, qu'il est devenu la machine, la chose des ambitieux qui veulent se créer, comme vous le disiez dans un de vos derniers numéros, des sinécures.

Il sent qu'il sert de marche-pied à des individus qui, trop lâches pour se mettre en avant, le feront servir de chair à canon à la première occasion.

Dans l'armée tout est despotisme: le capitaine tyrannise ses officiers et ses sous-officiers, ces derniers se vengent sur les caporaux des avanies que leur font subir les capitaines, et les soldats pâtissent en dernier ressort de cet état de choses.

Il n'y a, certes, qu'un remplaçant, un être abjecte pour pouvoir trouver bonne une situation pareille.

Tout homme qui réfléchit doit s'insurger contre cette autorité qui l'opprime, tout homme qui pense doit comprendre vos principes humanitaires!

Aussi, M. le Rédacteur, quoi qu'en dise le remplaçant, deuxième édition, dont vous avez inséré les ordures, vous pouvez être assuré que si parmi nous il en est peu qui ont le courage de dire ce qu'ils pensent, il en est beaucoup qui pensent comme moi sans oser le dire.

Je ne parle pas ici de ceux qui veulent se faire une carrière quand même, et qui, à force de platitudes, arrivent à décrocher l'épaulette et à vivre au détriment de la masse en ne faisant absolument rien.

Quand je dis rien, je me trompe: ils servent à faire mitrailler les travailleurs, oubliant

que leurs pères était des travailleurs eux-mêmes; ils prostituent les filles des ouvriers, oubliant que pendant ce temps d'autres mendiants dorés prostituent leurs sœurs.

Voilà les services que ces gens rendent à l'humanité! Eh bien! moi M. je vous le déclare, mon terme est prêt de finir, j'ai reçu une bonne instruction, je suis capable de passer mes examens pour la sous-lieutenance, mais, je vous prie de le croire, je me considérerais comme déshonoré, si l'on me nommait officier!

Un sous-Officier sans punitions.

L'ACTION RÉVOLUTIONNAIRE

Comme nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, la grève s'est étendue aux États-Unis: plusieurs combats ont eu lieu entre la police et les grévistes.

A Chicago, les grévistes ont donné l'assaut à l'usine de Mac-Cernick; tout a été brisé: fenêtres, machines, etc., etc. Une lutte terrible s'est engagée entre grévistes et policiers; il y a eu plusieurs blessés de part et d'autre.

Le lendemain, 4 mai, nouvelle bataille entre ouvriers et policiers. Un policier est tué d'un coup de revolver; un autre est massacré à coup de pierres; deux travailleurs sont tués, plusieurs sont blessés.

Le lendemain, l'*Arbeiter Zeitung* publia un appel à la vengeance. Plus de 15,000 travailleurs répondirent à cet appel.

125 policiers armés de fusils et marchant sur deux rangs sont lancés sur la foule.

Une bombe, lancée sur la police, produit un effet foudroyant: sur les 24 hommes qui formaient le premier peloton, 21 restent sur le carreau.

De nouvelles colonnes viennent à la rescousse: des coups de feu sont échangés, de part et d'autre; plus de 80 morts et blessés restent sur place, parmi lesquels 4 policiers tués et 42 blessés, et 38 travailleurs, dont un tué.

Le même jour on arrête Spies et Fiedling blessés, au bureau de l'*Arbeiter Zeitung*.

Le lendemain, on arrête 25 imprimeurs qui, sans autre forme de procès, sont envoyés en cour d'assises sous l'inculpation d'assassinat.

D'autres arrestations se font journellement, entre autre celle du compagnon Most, rédacteur de la *Freiheit*. A Milwaukee, les travailleurs en grève attaquent sur de Bay-View; la milice tue sans sommations, 5 grévistes sont tués, beaucoup sont blessés.

De nombreuses perquisitions ont été faites et ont amené la découverte de dynamite et d'engins confectionnés.

Le lendemain du massacre les grévistes mettent le feu à un chantier à l'aide de la dynamite.

A Cincinnati les grévistes ont obstrué la voie du chemin de fer.

Cà marche!

La meilleure des constitutions

La réunion était convoquée pour demander la révision de la Constitution. Il y avait dans la salle beaucoup d'ouvriers, beaucoup de misérables. Le premier orateur inscrit est un habitué des meetings, il est très connu, on l'applaudit avant même qu'il ait prononcé un mot; on le montre du doigt, on chuchotte; c'est un tel, celui qui a fait cet article violent, celui qui réclame des réformes économiques.

Il parle, il veut que l'on demande aux Chambres la révision de la Constitution: « Les gouvernants devront s'incliner devant la volonté des ouvriers! La révision de la Constitution donnera aux travailleurs plus de libertés et plus de droits. Les ouvriers sont la force, ils sont le nombre, il faut qu'on les écoute ».

Il a une voix forte, tonnante, une voix qui empoigne; d'une main il tient avec ostentation un mouchoir déjà noirci par la transpiration et dont il s'essuie constamment la figure, de l'autre, un cigare dont s'échappe un arôme délicieux qui se répand dans la salle, à la barbe de ceux qui ont faim.

Il boit beaucoup d'eau sucrée à petites gorgées; il s'exalte, est très rouge, et répète souvent le mot « cœur » en se frappant la poitrine. Il donne de temps en temps un formidable coup de poing sur la tribune et termine en disant:

« Pas de devoirs sans droits, pas de droits sans devoirs! »

En descendant de l'estrade, il est acclamé, le public crie, hurle; pour un peu il porterait en triomphe « cet homme désintéressé, qui défend si éloquemment la classe ouvrière ».

— Par quoi remplacerez-vous la constitution? crie un ouvrier.

Bruit, tumulte, tout le monde veut parler, tout le monde veut répondre.

Après une forte colère du président et des branlements prolongés de sonnette, le calme renaît, un homme est à la tribune. On ne le connaît pas, on ne l'a jamais vu. — C'est un mouchard, hasarde timidement un assistant, et aussitôt tout le monde de gueuler: à la porte! à la porte!

Mais l'autre ne bronche pas, il est toujours à la tribune.

Il a l'air bien souffrant et bien malheureux, lui, l'air triste, sombre; la

figure pâle, le regard morne. Il est mal vêtu.

Ce brave homme n'a jamais parlé en public, il lui faut du courage pour aborder la tribune... n'importe... il en aura... il ne dira que quelques mots, ce qu'il pense de la question... on s'en moquera... tant pis. Il est probablement le seul qui pense ainsi.

Et tournant sa casquette entre les doigts, il dit:

Citoyens... Prenez une grande feuille de papier blanc... laissez-la intacte... et vous aurez la constitution la plus libérale, la plus large, la plus démocratique que vous puissiez trouver!

Un meeting électoral

Le parti ouvrier a tenu vendredi une réunion électorale pour présenter aux nombreux gobemouches qui écoutaient les discours soporifiques des orateurs de la dite association. Les candidats mirobolants qu'elle présente aux nombreux imbéciles qui composent le corps électoral.

Le Docteur De Paepe a, dans cette réunion, montré ce que valait le parti ouvrier. Nous reproduisons textuellement ses paroles:

« On nous accuse d'être un parti économique; nous donnons à cette assertion le démenti le plus formel: le parti ouvrier dès sa formation a été et reste un parti politique ».

Et la coopération César, c'est donc de la politique; vos boulangeries, vos journaux, etc., etc., tout cela, c'est de la politique.

Ecoute, César, conserve au moins de la dignité, fait le farceur, soit, mais ne te fait pas prendre pour un imbécile.

SOUSCRIPTION

Un citoyen, 0,50. — N. N., 0,50. — C. B., 0,75. — P., 1,00. — J., 0,50. — G., 0,10. — J., 0,50. — Ma tante, 1,00. — Sallard, 0,50. — H. F., 0,25. — Mme V. P., 0,25. — V. P., 0,50. — Van Leven, 0,25. — Balencourt, 1,00. — Un qui se prépare, 1,00. — Un facteur, 0,25. — Un anarchiste de la maison Guillon, 0,30. — Mon oncle, 1,00. — Un socialiste, 0,60. — Jouquem, 0,25. — M. S., 1,00. — J. B., 0,50. — Un anonyme, 0,50. — Citoyen C., 1,00. — D., 0,30. — Mourzouck, 0,25. — Ch., 0,50. — Un père de famille, anti-anarchiste, 0,50. — Pour la femme, 0,50. — Id. les enfants, 0,25. — Rue Haute, 0,30. — H. F., 0,10. — E. G., 0,20. — J. D., 0,25. — D. Van Mulder, 0,25. — Ferdinand Pigeon, 0,30. — A. S. — 1860, 0,50. — Un anarchiste, 0,25. — S. F., 1,00. — L. D., 0,50. — Citoyenne B., 0,25. — Les genevelistes de chez L., rue Blaes, 0,36. — Chez Camp, 0,39. — Collecte faite le jour de l'expulsion de Lamouche, 2,35. — Joris, rue Haute, 89, 5,00. — Lér Boz, 0,30. — De Prost, 5,00. — X., 0,10.

Impr. Jurassienne, rue des Grottes, 24, Genève